|  |
| --- |
| **RÉDACTION****Centrale-Supélec** |

**Remarque importante**

Il est tenu compte, dans la notation, de la présentation, de la correction de la forme (syntaxe, orthographe), de la netteté de l’expression et de la clarté de la composition.

**I. Résumé de texte**

*Résumer en 200 mots le texte suivant. Un écart de 10 % en plus ou en moins sera accepté. Indiquer par une barre bien nette chaque cinquantaine de mots, puis, à la fin du résumé, le total exact.*

 Le thème de la solitude comporte chez Rousseau plusieurs facettes. On pourrait commencer par un constat qu’il fait suivre de regrets : il est seul, alors qu’il aurait voulu être avec les autres. « J’étais [...] le plus social et le plus aimant des humains » ; or, il se retrouve seul, et il en est malheureux. C’est un « très grand malheur », il redoute « l’horreur de cette solitude » qui lui est « affreuse ». Il semblerait donc qu’il nourrisse l’espoir de retrouver la société. La cause de cette solitude n’est donc pas en lui ; celle-ci est due à l’attitude hostile des autres ou à ce qu’ils sont indignes de son amour.

 Pourtant, on n’en reste pas là. Rousseau peut aussi associer la souffrance dans la solitude avec un refus de la rompre ; c’est qu’il distingue entre une communication authentique et une communication superficielle ; or celle-ci ne remédie pas à la solitude, au contraire ; donc, tout en étant avec les autres, on souffre de la même chose, mais de manière plus intense. C’est ainsi que Saint-Preux décrit son arrivée à Paris : « J’entre avec une secrète horreur dans ce vaste désert du monde. Ce chaos ne m’offre qu’une solitude affreuse où règne un morne silence. [...] “Je ne suis jamais moins seul que quand je suis seul”, disait un ancien : moi, je ne suis seul que dans la foule » (*La Nouvelle Héloïse*). La solitude est toujours à déplorer ; mais sa pire forme est vécue au milieu de la foule : le monde est un désert, le brouhaha social, un silence opprimant. La réciproque est également vraie : comme le dit Cicéron, la solitude de surface, purement physique, est en réalité une communication authentique.

 Grâce à cette distinction de deux niveaux au sein de chacune de ces attitudes, Rousseau peut réconcilier sa nostalgie de la société avec la condamnation qu’il porte sur elle. Or cette condamnation a des accents familiers : opposée à la bonne solitude, la société retrouve tous les vices qui caractérisent « l’état de société ». Elle valorise le paraître au détriment de l’être, l’opinion publique plutôt que l’estime de soi, la vanité et non la simplicité ; les institutions sociales dégradent l’homme. **L’intérieur étant préférable à l’extérieur, la liberté à l’aliénation, le solitaire est supérieur à l’homme social**.

 Car la vie en commun a un défaut qui lui est consubstantiel : c’est qu’elle crée des dépendances d’un être à un autre, et par là même diminue notre liberté. Or la liberté est l’idéal de l’individu. C’est du moins ainsi que Rousseau se voit lui-même : « La cause de cet invincible dégoût que j’ai toujours éprouvé dans le commerce des hommes [...] n’est autre que cet indomptable esprit de liberté que rien n’a pu vaincre ». Ne nous méprenons pas, ici aussi il faut distinguer entre liberté apparente et liberté authentique : qui se croit libre est très souvent esclave des hommes car il dépend de leur opinion ; le prisonnier, en revanche, est libre parce qu’il est seul [...]. Rousseau se sent une mortelle aversion pour tout assujettissement ; or il ne connaît pas de demi-mesure : « Si je recommence à m’asservir à l’opinion dans quelque chose, m’y voilà bientôt asservi derechef en tout » ; il vaut donc mieux se refugier dans la solitude radicale. N’est-ce pas là l’une des raisons de l’abandon de ses enfants : la crainte de la dépendance ? Le caractère néfaste de la vie en commun se traduit aussi sur le plan physique. « L’haleine de l’homme est mortelle à ses semblables » : cela n’est pas moins vrai au propre qu’au figuré. « Les villes sont le gouffre de l’espèce humaine ».

 La société est mauvaise, la solitude est bonne ; et l’homme solitaire n’a pas vraiment besoin des autres ; c’est un être autosuffisant. Épictète ne nous a-t-il pas appris que les biens réels sont ceux qui se trouvent en nous-mêmes ? Montaigne ne nous conseille-t-il pas de cesser d’emprunter aux autres, et de ne puiser qu’en soi ? L’on ne saurait trop louer l’homme « qui sait jouir de lui-même ». À travers la tradition stoïcienne dont se réclame ici Rousseau, on retrouve l’idéal qu’il nous avait dépeint sous le nom d’« état de nature », puisque celui-ci se définissait précisément par l’autosuffisance des hommes. Voici pourquoi Rousseau peut appeler l’individu solitaire « l’homme naturel ».

 Diderot avait écrit, dans la préface au *Fils naturel*, cette phrase : « Il n’y a que le méchant qui soit seul. » Rousseau la prend à son compte, et il en est profondément blessé. À maintes reprises, il développe une contre-argumentation : pour être méchant, il faudrait disposer de victimes donc vivre en société, non dans la solitude. Si je suis seul, au contraire, le voudrais-je, je ne puis nuire aux autres ; le solitaire est, par là même, bon. Mais il sent peut-être que cet argument est un peu mécanique, et revient à la charge : ce n’est pas seulement par l’impossibilité dans laquelle ils sont de nuire que les solitaires sont bons ; assoiffés de contacts, ils sont, de plus « naturellement humains, hospitaliers, caressants ». La solitude est donc bonne à la fois parce qu’elle n’en est pas une – c’est là, loin des foules et des contacts faciles, que vit « l’homme vraiment sociable » – et parce qu’elle en est une. Chacun de ces arguments pourrait être valable en lui-même ; mais leur concomitance chez Rousseau les rend tous deux douteux, et révèle combien la défense de l’idéal solitaire lui tient à cœur.

 C’est ainsi que, par une série de déplacements et de distinctions, la solitude, état redouté, devient l’idéal auquel on aspire, la « solitude chérie ». C’est en tous les cas ce qu’affirme Rousseau. On se met pourtant à douter, non de sa sincérité, mais de sa lucidité, lorsqu’on s’aperçoit combien souvent revient cette déclaration : d’un bout à l’autre des écrits autobiographiques il assure ses lecteurs qu’il n’a pas besoin des autres, qu’il est plus heureux sans eux, qu’il leur sait gré de leur hostilité car ils lui ont fait ainsi découvrir des trésors insoupçonnés en lui-même. « Je suis cent fois plus heureux dans ma solitude que je ne pourrais être en vivant avec eux » : si cela était vrai, pourquoi faut-il le réitérer tant de fois ? La répétition du message, loin de l’authentifier, le rend suspect : chaque nouvelle occurrence de la phrase révèle que la précédente ne disait pas tout à fait vrai. Sans parler de ce que ces affirmations apparaissent dans des lettres et des livres destinés à être lus ; pourtant les lecteurs sont, eux aussi, « les autres ». Rousseau leur dit sans cesse qu’il ne veut plus leur parler ; du coup, ils ont le droit de rester sceptiques quand il les assure : « Sitôt que je suis seul, je suis heureux ».

 Mais même la solitude n’est pas suffisante : au mieux, elle ne permet d’écarter que les autres visibles à l’extérieur de nous. Or, le moi de l’individu possède, en son intérieur, bien des ingrédients qui ne lui appartiennent pas en propre. Si donc on a fait de la solitude son idéal, il faut soumettre ce moi à une analyse qui permette d’en écarter tout apport extérieur et de n’en laisser que ce qui n’est qu’à lui : appelons cette partie le *soi*. Telle est l’expérience rapportées dans le dernier écrit de Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*.

**Tzvetan Todorov, *Frêle bonheur. Essai sur Rousseau* (1985)**

**II. Dissertation**

« L’intérieur étant préférable à l’extérieur, la liberté à l’aliénation, le solitaire est supérieur à l’homme social. »

Vous examinerez la pertinence de ce propos de Tzvetan Todorov, rendant compte de la pensée de Rousseau, en le confrontant aux trois œuvres au programme.